

LETTRES



À
MES ÉLÈVES

Philosophie de soutien à une humanité confinée en cette année singulière de 2020

par *Hervé-Marie Gicquel*

Enseignant en philosophie au Cégep de l'Outaouais et détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa

« Ainsi chacun apporte à sa façon sa part d'humanité. Moi, je suis un écrivain et un professeur de philosophie, et c'est avec ma plume et mon esprit que je veux vous apporter un peu de réconfort et de répit, si tant est que l'étude et l'amour de la sagesse peuvent en produire. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

« Il n'y a donc pas d'âge pour philosopher, comme l'a enseigné Épicure (-341 à -270 av. J.-C.) dans sa Lettre à Ménécée, puisqu'il n'en existe aucun au cours duquel il soit inutile de réfléchir pour tenter d'alléger son sort ou d'essayer d'apaiser son esprit, et en particulier en ces temps vraiment trop singuliers. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

Notice biographique

Auteur : Hervé-Marie Gicquel

Hervé-Marie Gicquel est professeur au Cégep de l'Outaouais, dans la région de Gatineau, au Québec. Détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa, poète et écrivain, il a enseigné pendant près de trente ans des matières diverses, théories de la psychanalyse, philosophies de l'histoire, de la religion, de l'irrationnel, mais aussi de l'art et de la sexualité, de l'éthique et de la politique. Il s'est intéressé aux grands champs de la connaissance humaine et nous livre aujourd'hui une part de cette réflexion qu'il a mûrie au cours des ans pour soutenir les esprits en toutes périodes, mais ici plus particulièrement ceux qui traversent la rude et déconcertante épreuve de ces temps de crise sanitaire et de confinement. Ses lettres à ses élèves, écrites en temps de crise et dans l'urgence, se présentent comme une philosophie de soutien à tous ceux qui cherchent à renouveler l'espoir et à approfondir le sens de leur vie, par-delà les préoccupations plus économiques et politiques de notre époque. Un livre qui parle de la vérité de l'homme, qui est autant celle de sa vie profonde que celle de la marche du temps et celle de l'histoire.

Les lettres à mes élèves

Nos meilleurs remerciements à M. Cheikh Faye et à Mme Isabel Hoesli pour leur aide si dévouée à la révision. Demande faite au Bureau du droit d'auteur, Office de la propriété intellectuelle du Canada.

Dépôt au Cégep de l'Outaouais, Printemps 2020.

Gatineau, Québec, Canada.

Autres publications ou diffusions

Courants de vie, poèmes en prose et poésie, 1985.

Kierkegaard, Le Livre sur Adler, 1985.

Le Rêve dans la Naissance de la tragédie, 1985-86.

L'intervention de l'inconnu dans la vie personnelle, 1996.

LETTRES À MES ÉLÈVES

Partie 1. Engager le combat

TABLES DES MATIÈRES

<i>Notice biographique</i>	2
<i>I. Le genre de la lettre</i>	4
<i>II. Les Nouvelles Lumières</i>	10
<i>III. L'instinct de combat</i>	20
<i>IV. La pensée en ordre de bataille</i>	24

PREMIÈRE LETTRE

Le genre de la « lettre »

J'essaie de traiter chaque personne rencontrée comme un vieil ami et cela me donne une vraie sensation de bonheur (...) Même quand je rencontre un étranger, j'éprouve chaque fois un sentiment identique : c'est un autre membre de la famille humaine que je retrouve.

Dalai-Lama, *Mon autobiographie spirituelle*, 2009.

Mes biens chers élèves,

Vous savez que j'aime à vous parler franchement. Je ne me suis jamais considéré comme très différent de chacun d'entre vous. C'est pourquoi je vous ai si souvent évoqué la nécessité d'adopter une philosophie qui soit vraie, à savoir la plus humaine du monde, la plus aimante et la plus réaliste qui soit, puisque c'est bien la seule qui nous prépare à affronter n'importe quoi.

Alors nous voici – comme c'est étrange ! - tous confinés dans nos maisons ou nos institutions, dans le respect des prudentes recommandations de nos savants et de nos gouvernants, la plupart du temps privés de la présence physique de nos frères et de nos sœurs humains, prostrés ou actifs, adaptant la totalité de nos comportements à cette situation irréaliste et nouvelle. Tout se passe d'ailleurs un peu comme si nous avions perdu le sens de l'orientation, comme si nous avions tous été drogués contre notre gré, et qu'il fallait recomposer une espèce d'existence à la ressemblance de celle que nous avons eue avant.

Mais l'épreuve est terrible. Ceux-là même qui, chez nous, apparaissent les plus solides, les plus rassurants, ne sont ainsi qu'en raison des ressources plus riches de leur volonté, alors qu'au fond d'eux-mêmes ils ne savent pas davantage où nous nous en allons et cherchent vaillamment à nous rassurer. Pour nos plus vieux, c'est une forme hallucinante de répétition d'anciens drames oubliés, les cauchemars de l'exil, des guerres, des mortalités, et sans doute, pour eux, faut-il espérer, le dernier des grands événements de l'histoire qu'ils connaîtront. Pour les plus jeunes, vous mes bien chers élèves et amis, c'est une entrée brutale et inquiétante dans la réalité de l'avenir toujours possible des hommes. L'un de mes collègues que j'aime beaucoup m'a écrit : « Le domaine des affaires humaines est celui par excellence de l'imprévisibilité. À la fin, je pense, on ne pourra faire comme si rien ne s'était passé et recommencer comme avant ». Comme il a raison ! Dans ses mots à lui, un de mes bons voisins, un solide gaillard pourtant, venait juste de me dire, très ému, exactement la même chose. Des penseurs, des journalistes, des écrivains à travers le monde nous livrent le même message : au sortir de tout ça, notre mode de vie ne devrait plus être le même. Que nous est-il arrivé ?

Quant à moi, je demeure enfermé dans ma cave surchauffée, comme Descartes sans doute devait l'être en son poêle, quand il a rédigé les premières lignes de ce discours qui le fit connaître en son siècle. Pourtant, dans cette absence que j'habite, en dessous de la terre, mon esprit ne parvient pas à se détacher du souvenir de votre présence. Et au cœur de mon isolement, tout agité des images étranges de ce monde en suspens, et tandis que nous n'en étions qu'au tout début de cette contagion, je me suis demandé ce qu'un professeur comme moi, qui n'est ni un homme d'État, ni un scientifique, ni un soignant, et qui n'est muni que d'un peu de culture, pouvait faire de mieux que de l'enseignement à distance pour soulager ses semblables et les aider à traverser des temps si difficiles. Bien sûr, autour de moi, je vois énormément de gens courageux qui, sans comprendre toujours pourquoi tout ça nous arrive, avancent malgré tout avec une splendide opiniâtreté, en remplissant leur devoir avec résolution. Nous ne savons pas assez que nous sommes des modèles les uns pour les autres. Il a fallu une crise sanitaire mondiale pour nous le rappeler.

Je suis donc confiné comme vous tous. En réalité, je me sens condamné par la nature à cette réclusion injuste à cause de je ne sais quel crime que je n'ai pas commis et confronté à un avenir aussi incertain que le vôtre, dont nous avons à craindre encore plus l'explosion de l'injustice arbitraire et aveugle. Je ne me souviens plus précisément du jour au cours duquel je me suis mis à remuer les poussières de mes souvenirs. Les grands événements forcent les hommes à entrer en eux-mêmes. D'abord sollicitée par ce qui est au plus près d'eux, le suivi des dernières nouvelles, le défilé des messages sur les écrans tactiles, l'inquiétude pour les siens, l'organisation de la vie, la recherche des nécessités, l'accomplissement des devoirs, leur mémoire se laisse envahir par toutes ces circonstances qui désordonnent l'existence et qui exigent à présent qu'on s'efforce un tant soit peu de rattraper constamment le tout. On réagit en sorte comme des somnambules, assommés par les faits; nous raccrochant, si c'est possible, à notre effort de compréhension, au contrôle de nos sentiments, voire à la réaction de notre communauté, de nos parents, de nos voisins. Il y a bien des années, j'ai lu sur la bannière suspendue au-dessus de la façade du bâtiment de quelque organisation communautaire, elle-même perdue au milieu des ruines fantomatiques de la guerre du Liban, quelque chose du genre: « Celui qui ne comprend pas toute la confusion qui règne ici doit entrer lui-même dans cet état de confusion pour saisir ce que nous essayons de faire ».

On s'encourage beaucoup partout, dans tous les commerces et toutes les institutions, mais dans le même temps les choses qu'on fait parfois sont défaites au fur et à mesure par le chamboulement des circonstances et des politiques qui changent, et c'est non seulement frustrant, mais absolument éreintant. Comme le disait aussi cet excellent ami, très avisé, que j'ai cité plus haut : dans ces temps-là, « le truc, c'est d'attendre l'étape qui suit, et tant qu'on n'y est pas, on n'est pas sûr d'y être ». C'est très sensé. Je l'ai noté. Mon ami musulman est un sage chinois sans le savoir, parce que l'un des plus anciens ouvrages de divination de l'Orient nous livre cet oracle : « Le sage ne regarde pas plus loin que sa situation ». –Yi King, Le Livre des transformations.

Lorsque le désordre vient à bout de notre patience et de nos énergies, alors on se retire un peu de son côté, en espérant que le recul, le temps, le déroulement des faits nous aideront à

y voir plus clair. Il y a, en effet, à certains moments de la journée, plusieurs sortes de moments d'après : ceux où l'on se retire, ceux quand on se repose et ceux quand on n'y parvient guère. On y est amené indolemment, doucement, forcé à se laisser aller à l'émulsion laiteuse de ses pensées et de ses souvenirs.

Je flottais dans l'un de ces états lorsque je me suis rappelé, non sans une certaine émotion, les périodes plus ou moins éprouvantes de mon enfance, les souffrances de mes parents et de mes grands-parents exposés aux atrocités de la Deuxième guerre mondiale, toutes les conséquences qui avaient entraîné la mort de mon pauvre père, en dépit des efforts surhumains de ma mère, puis, les instabilités de notre migration familiale en sol canadien, celles des adaptations sociales de mon adolescence relativement heureuse, les formations successives que je m'étais données, ajoutées à celles que j'avais reçues, et toute cette interminable série d'incroyables lectures que j'avais faites, et qui pendant quarante-cinq ans avaient tapissé mon parcours. Et je me suis soudain rendu compte, à côté de très beaux souvenirs, que tous les êtres humains, passés ou contemporains, avaient aussi vécu de ces sortes de choses, traumatisantes et étranges, auxquelles ils n'avaient jamais été préparés, mais qu'ils avaient su assumer avant de pouvoir enfin s'en sortir. C'est Montaigne qui a écrit : « On peut tirer aussi bien toute la philosophie morale d'une vie ordinaire et privée que d'une vie de plus riche étoffe; chaque homme porte en lui toute entière la forme de la condition humaine » - Essais, Livre III, chapitre 2. Il en est toujours ainsi aux grandes heures : notre passé humain nous envahit et l'on ne comprend qu'enfin quelquefois à rebours ce qu'hier nous ne faisons que vivre, pressentir et subir. C'est que la vérité des hommes ainsi nous envahit.

Mais qu'est-ce qui, dans le tourbillon et l'agitation de toutes mes pensées et de mes souvenirs, pouvait bien contenir une réponse ultime à ma préoccupation ? Comment allais-je aider mes élèves ou soutenir mes contemporains ?

C'est alors que la solution m'est apparue comme une évidence, surgie du fin fond du monde antique, quand je me suis remémoré comment les philosophes et les lettrés avaient pratiqué jadis le genre de la « lettre » pour instruire leurs jeunes disciples et fortifier leurs communautés. Le passé des hommes m'avait rattrapé et ce qu'ils avaient fait et écrit est devenu pour moi encore plus vivant, on ne peut plus clair ou plus limpide, à cause de la réalité des événements où nous étions plongés.

Épicure qui est l'auteur d'une Lettre à Ménécée, Porphyre d'une Lettre à Marcella, Sénèque de dizaines de Lettres à Lucilius, sans parler de celles de Pline Le Jeune ou de Cicéron. Il y en a tant dans l'Antiquité ! C'est ainsi que les Anciens communiquaient ! Pareillement pour les Modernes, dans des styles parfois fort opposés, comme ces Lettres philosophiques de Voltaire, qu'on ne peut en rien comparer aux Méditations cartésiennes, sans parler de toutes ces correspondances oubliées des Kant, Marx, Sartre, etc. On possède ainsi les correspondances intellectuelles ou intimes de bien des esprits savoureux, Baudelaire, Proust, Hemingway... tous ces gens qui avaient été invités à réagir à la marche de l'Histoire et qui étaient peut-être devenus à la longue si abstraits dans la répétition de nos enseignements.

Innombrables, en effet, sont les auteurs férus dans ce genre tout au long de notre histoire commune ! Sans parler de toutes celles qui sont publiées de nos jours.

Ah ! je me suis même souvenu de ces belles Lettres à un jeune poète de l'écrivain Rainer-Maria Rilke, plus près de nous, certes, lesquelles quand j'étais jeune m'avaient beaucoup inspiré moi-même, et, je dois l'avouer, m'avaient quasiment sauvé la vie aux heures si difficiles de mes passions insurmontables ! Je voulais mourir pour avoir temporairement perdu le bon usage de ma vue, mais encore davantage pour avoir mal aimé. La poésie a redonné vie à mon âme. Je n'avais jamais dit cela à personne.

Je me suis alors immédiatement mis à la tâche - car je sentais confusément, depuis le tout début, que la situation me commandait de faire vite à cause des détresses généralisées par cette crise mondiale - et j'ai été très rapidement submergé par un flot ininterrompu de réflexions et de vues, comme si mon cœur n'attendait plus depuis trop longtemps qu'une occasion de cette sorte pour éclater et s'en aller vers vous porter tout son amour. Car c'est dans ces jours sombres où l'humanité vacille que les esprits de bonne volonté peuvent se rencontrer le mieux.

À la vérité, au commencement, je ne savais pas du tout que j'allais composer tant de lettres. Si bien que mon premier titre était : La lettre à mes élèves, et ce, sans sous-titre d'accompagnement. Mais la machine à créer s'est emballée et les chapitres ont défilé, défilé sans relâche, un peu de la même manière que des copies, qu'on ne désirait pas, sortent d'une imprimante mal programmée.

Je ne peux pas dire ce qui m'a pris, c'est sorti tout d'un coup, du fond de moi, comme la lave d'un volcan trop longtemps contenue, un flot, un torrent impérieux, une force de la nature qui cherche à tout emporter... Je n'ai même pas pu y résister. Je n'en ai pas été le maître. Simplement, au fil du temps, je n'ai plus vu le soleil ou la pluie, le jour ni la nuit, le début du printemps. Je remplissais partout des feuilles, des bouts de papier, des enveloppes d'idées, de pensées, de citations et de mots. J'ai dit à mes amis de ne pas me déranger, que j'étais possédé, et c'était vrai ! J'ai couru comme vous vers cet horizon qui reculait sans cesse par-devant moi. J'aurais pu dire ce que s'exclame Gilgamesh au commencement de la littérature humaine : « Je prends une route que je n'avais jamais suivie » ! Gilgamesh (- 2800 av. J.-C. Deuxième tablette. Colonne V vers. 230). Et plus l'humanité souffrait autour de nous et plus je cherchais des mots pour la guérir. J'étais devenu un intervenant de la pensée, une sorte de soignant de l'esprit qu'on n'avait point songé à catégoriser dans les services essentiels. J'étais préoccupé par la réalité de cette douleur et de cette consternation des hommes. Au vu de leur souffrance, j'ai même souvent pleuré.

Vous trouverez sans doute certaines choses que j'ai écrites à peine croyables, d'autres peut-être bien tournées ou enfin moins réussies. Il en est beaucoup qui ont été déjà dites, ou par des intellectuels, ou par des écrivains de métier, ou par des journalistes. Et il y a des jours où mon esprit, moins débordant de style ou de poésie, s'est attaché à des exposés d'allure plus philosophique ou plus scientifique, ce qui ne déplaira peut-être à personne. Au nombre de ces expéditions, il en est d'une pensée plus froide et d'autres rédigées en lettres de feu. Personne n'est tout à fait régulier dans ses habitudes et ses pensées ces temps-ci. Enfin, à la vérité, la

qualité de ces lettres est très inégale. Je les ai écrites, vous le constaterez, surtout dans l'urgence. Le sentiment d'urgence est un très bel affect qui a la propriété certaine de réunir toutes les femmes et tous les hommes dans l'effort d'une action commune et solidaire. Dans ces lettres, en ce qui me concerne, cet effort a été allégé par ce que le grec appelle l' « enthousiasme », « en theos », un mot dont l'étymologie ancienne nous dit qu'il s'agit d'un état où l'on se trouve comme « plein du Dieu », c'est-à-dire transporté par la divinité elle-même. J'ignore sincèrement si j'ai été possédé par une inspiration d'une origine aussi sacrée, mais j'ai certainement été animé par une force et une sensibilité inhabituelles, et je pense que la plupart de ces lettres vous serviront sûrement à quelque chose quand vous les méditez au cœur de votre nuit. Dans chacune j'ai essayé de traiter d'un ou de plusieurs aspects de cette vérité qui fait l'expérience humaine : fruit de la réflexion ou instinct de combat, quête de justice, sens de l'éducation, approfondissement de la solitude, essais sur l'amitié, sur l'amour, sur l'autonomie, démarche préventive contre les prophètes de malheur, quête du bonheur et de la vérité de l'homme. Chacun, chacune d'entre vous, je le pense, y trouvera comme moi matière à réflexion, et certainement de ce plaisir, de ce calme et de ce bon sens si recherchés dans les temps sombres et difficiles. C'est le résultat de cette création que je vous envoie aujourd'hui, en espérant, humblement, qu'il contribuera demain à améliorer votre existence, en particulier et surtout à l'heure où les décomptes des jours et des morts vous seront devenus trop inadmissibles. Et si ce que je dis est juste, j'espère que nous saurons en tirer pour demain des conclusions qui remettront le train de notre humanité sur d'autres rails dans la direction d'une vérité plus grande pour l'homme.

Enfin, je vous propose de ne lire au maximum qu'une lettre par jour; davantage je ne sais pas si ça serait digeste. On ne se donnerait pas assez de temps pour y réfléchir ou même pour y répondre correctement pour soi-même. De toute façon d'ordinaire, on ne reçoit qu'une lettre par jour ! Et il faut songer qu'on ne sait pas, non plus, combien de temps tout ça va durer et qu'une économie de moyens, en période d'indigence, est beaucoup plus prudente. Toutefois, on mange aussi selon son appétit. Il se peut qu'on donc qu'on me dévore ! Tout va donc selon vous. La liberté ne disparaît pas suite à une pandémie.

Ainsi chacun apporte à sa façon sa part d'humanité. Moi, je suis un écrivain et un professeur de philosophie, et c'est avec ma plume et mon esprit que je veux vous apporter un peu de réconfort et de répit, si tant est que l'étude et l'amour de la sagesse peuvent en produire. Mon talent est bien simple : il consiste à faire une synthèse des esprits et à trouver les bons mots pour la dire. Et je sais seulement que cela traite des réalités de notre expérience comme du sens qu'il faudra encore accorder demain à notre vie malgré la crise.

Mais il fallait, à tout le moins, que je vous écrive quelque chose qui, tout en étant actuel et opportun, soit bien aussi à la hauteur des préoccupations et des besoins qui auraient pu être les vôtres au long de cette pandémie. Je me suis vite convaincu qu'il s'agissait là d'une occasion vraiment privilégiée pour nous inspirer de ce que les plus grands penseurs de notre humanité avaient pu nous conseiller dans le but d'améliorer notre condition humaine en n'importe quelle circonstance. Toutes choses qu'on n'entend peu sur nos médias sociaux et auxquelles parfois l'on ne songe pas ou, en tous les cas, qu'on ne présente pas de cette manière-là.

Il y a de cela 2,800 ans, aux origines de notre civilisation, le vieil Hésiode le reconnaissait déjà : « Celui-là a une supériorité absolue qui sait tout par lui-même. Sage est aussi celui qui écoute les bons conseils; mais ne savoir rien par soi-même et ne pas graver en son cœur les paroles d'autrui, c'est n'être absolument bon à rien » (Les Travaux et les Jours, vers 293). De même, plus près de nous, une humoriste musulmane a déclaré, avec conviction, et ceci afin de nous rassurer devant toute infortune : « Si on prend de la distance face aux situations, on ne peut pas être malheureux » ! (TV5. Le Journal. 6 juillet 2017). Je crois à ça : prendre de la distance. Parce que ça permet en vérité de se rapprocher un peu plus de la réalité humaine. Vous avez bien compris qu'il ne s'agit pas seulement de rester à deux mètres !

Il n'y a donc pas d'âge pour philosopher, comme l'a enseigné Épicure (-341 à -270 av. J.-C.) dans sa Lettre à Ménécée, puisqu'il n'en existe aucun au cours duquel il soit inutile de réfléchir pour tenter d'alléger son sort ou d'essayer d'apaiser son esprit, et en particulier en ces temps vraiment trop singuliers.

Je vous prie de croire à tout mon dévouement, tandis que vous êtes si loin de moi, sans doute bien clos et en sécurité. Alors, préservez-y vous.

DEUXIÈME LETTRE

Les Nouvelles Lumières

Les fléaux, en effet, sont une chose commune,
mais on croit difficilement aux fléaux lorsqu'ils

vous tombent sur la tête. Il y a eu dans le monde autant
de pestes que de guerres. Et pourtant pestes et guerres
trouvent les gens toujours aussi dépourvus (...) Quand
une guerre éclate, les gens disent : « Ça ne durera pas,
c'est trop bête. » Et sans doute une guerre est
certainement trop bête, mais cela ne l'empêche pas
de durer.

Albert Camus. *La Peste*.

Très chers élèves,

Notre réalité, nous la connaissons, la voici. Ce que nous vivons ressemble à un mauvais rêve, un affreux cauchemar dont on ne se réveillerait pas. Nous étions en train d'étudier l'histoire quand l'Histoire elle-même s'est emparée de nous. Tandis que nous songions vaguement que ces calamités appartenaient toutes à un passé fort lointain, et qu'elles étaient, au fond, peu dignes d'un intérêt réel, voilà que l'une d'elles nous envahit brutalement pour composer l'essentiel de notre quotidien. « On ne sait jamais quel passé nous attend », lance un proverbe cubain. Sauf que cette fois cette pandémie unique l'est autant par sa nature effarante que par son extension exponentielle, et qu'elle va, pour de vrai, à notre grande stupéfaction, marquer l'histoire entière de notre civilisation.

Toutefois, souvenez-vous que je ne veux pas que vous perdiez espoir, car quoi que je dise à la suite, en vous décrivant ce que nous vivons qui est réellement dramatique, je vais vous revenir ensuite avec plein de raisons de maintenir le cap !

Les hommes ont les défauts de leurs mémoires. Parce qu'ils ne peuvent que transformer en idées ce que les hommes avant eux avaient vécu avec leurs sentiments, ils finissent par sous-estimer les enseignements du passé. Mais là, puisque nous ne rêvons pas, il semble qu'on puisse ressortir, sans crainte de tomber dans le moindre cliché, la Lettre pathétique écrite en avril 1919 par Paul Valéry sur la Crise de l'esprit, lettre qu'il avait rédigée peu après la fin de la Première Grande Guerre :

Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins (...) Elam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie...ce seraient aussi de beaux noms (...) Et maintenant nous voyons que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie.

On cite souvent ce passage. Pour une fois, ce qui est bien malheureux pour nous, ce ne sera peut-être pas hors contexte. Comment avons-nous pu entrer si vite dans l'histoire ? Vous mentir pourrait entraîner demain pour vous des conséquences plus néfastes que de ne point vous cacher dès à présent la vérité. Celle-ci vous permettra au moins de vous rassurer, au mieux de vous protéger; or, nous ne voulions pas le croire, mais nous sommes véritablement entrés en guerre.

Les guerres, mes amis, c'est l'Histoire, parce que l'évolution des faits y est telle que les hommes qui doivent les affronter deviennent aussi dignes de mémoire, sinon davantage que ces faits eux-mêmes. Pour y faire face, les gouvernements du monde ont décrété une mobilisation générale. Tout ce qui nous séparait avant, conflits, économies, différends politiques, opinions, ne comptent plus par rapport à cet unique objectif qui ordonne qu'on se rallie contre un ennemi commun. Et ce lâche antagoniste, ce pleutre, qui ne s'est jamais déclaré avant de s'abattre sur nous, qui n'a que faire de nos notions de justice, de compassion, de courage ou de lâcheté, n'en est pas un qui menace d'occuper nos campagnes et nos villes avec ses chars, ni même de nous survoler avec ses drones mortels, ni de nous irradier à coups de missiles nucléaires. C'est un agresseur infiniment plus sournois et d'autant plus funeste qu'il s'agit, on le sait, d'un agent viral, lequel se propage à la vitesse d'un gigantesque tsunami.

La stratégie derrière son blitz ne vise rien de moins que de nous surprendre tous ensemble à l'échelle planétaire. C'est un mégalomane d'un genre dangereusement nouveau et qui nous défie affreusement en nous réaffirmant sans cesse : « J'exterminerai tous ceux qui s'opposeront à moi ! » - Adolph Hitler (1889-1945). Partout où nous sommes, il cherche donc à nous infecter sans qu'on le voit venir, pour nous asphyxier, nous tourner sur le ventre et nous réduire en poussière. Soit qu'il nous gaze dans nos tranchées jusqu'à suffocation et nous pilonne mortellement ensuite avant que nous ne soyons partis à l'assaut. Soit qu'avec son industrie de mort, il rêve de faire mieux par ses courbes et ses exploits statistiques qu'un Holocauste. Aucune exagération ici : la grippe russe de 1889 a fait en une seule année 900 millions d'infectés et un million de victimes; la grippe espagnole de 1914, suivie de sa seconde vague en 1918, cinq cent

millions de cas confirmés, pour un total inconcevable variant entre cinquante et cent millions de morts... Souche virulente et très agressive du H1N1, cette grippe de type A avait tué 2,3 millions de personnes en Europe et plus de la moitié d'un million d'autres aux États-Unis. De tels chiffres donnent le vertige ! Je ne peux pas les comprendre, bien sûr, et mon esprit s'y refuse. Difficile de se retenir de faire de telles comparaisons malgré tout ce qu'on dit.

Je sais très bien qu'on ne peut pas – ce serait irresponsable - présenter côte à côte n'importe quelles situations, n'importe quels bilans. Qu'il est des pays comme le nôtre dont les sommets des courbes n'atteindront pas, par bonheur, celui des autres; bien qu'on ne sache jamais... Comme disait le très scientifique Docteur Horacio Arruda à nos concitoyens, à la télévision de Radio-Canada, lors d'une mise au point quotidienne de notre gouvernement sur l'état de la situation : avec les chiffres, « personne ne veut jouer à l'astrologie »- Covid-19, RDI, 6 avril 2020. Toutefois, à l'échelle planétaire, par rapport à ce qui nous attend, dans un monde presque triplement plus peuplé et transporté qu'alors, et malgré toute notre science, toute notre technologie et tout notre sang froid, comprenons qu'au début de cette crise sanitaire les estimations de l'Organisation mondiale de la santé (O.M.S.) se chiffraient déjà assez banalement en millions de décès à travers le monde ! Sur le coup, je me suis demandé si j'avais bien entendu. Ces improbables et sidérantes estimations nous permettent-elles d'être vraiment conscients de l'étendue phénoménale des carnages que pourrait faire dans son invasion cet élément pathogène à travers notre monde, et du temps que pourrait durer son occupation ? Au 31 mars 2020, le gouverneur de l'État de New York, Andrew M. Cuomo, a déclaré d'un seul souffle devant tous ses concitoyens : « Nous sommes tous anxieux. Nous sommes tous épuisés. Ce sont toutes des mauvaises nouvelles depuis trop longtemps. Notre style de vie est perturbé. Chacun veut savoir une chose : c'est quand la fin ? On ne le sait pas. Personne ne le sait (...) Vous pouvez avoir des hypothèses, des estimations, des projections; des simulations, des opinions, mais on ne le sait pas... Moi, je peux vous dire ceci : ce ne sera pas pour bientôt ! » Voilà bien au moins une parole de vérité. Il ne pouvait pas si bien dire : ce qui est arrivé ensuite à l'État de New York est tout simplement indescriptible et les chiffres et les mots ne le rendraient pas. Les new-yorkais rencontraient leur réalité d'hommes.

Voulez-vous savoir ce que j'appelle la vérité ? La vérité est toujours ce qui place l'homme devant l'incontournable nécessité d'être appelé à se surpasser pour exister, aimer et survivre.

En fait, la vérité, l'homme se la fabrique. Elle apparaît simplement en lui en réponse aux circonstances du temps. Elle naît avec lui, elle marche avec lui, puis l'homme meurt, et il n'est plus de vérité. Il n'y a donc de vérité qu'en l'homme, qu'importe ce qu'elle peut être, puisqu'il n'y a que l'homme à qui elle importe. Il y a la vérité d'une mère et de son enfant comme il y a la vérité du Président. Il y a la vérité du savant et celle du religieux. Mais ce sont toujours des vérités définies par les hommes. En dehors des hommes, à la vérité, tout est mensonge et tout est fausseté.

Mes chers élèves, nous ne réalisons pas encore à quoi nous avons affaire parce que nous ne sommes pas encore rendus au bout de nos peines. Dans cette grande guerre, nous n'en

sommes qu'au début de la recherche de notre vérité. Un être nouveau a surgi dans notre monde. Ce n'est pas un être bien. On parlait de harcèlement : ce virus est un violeur qui s'en prend à notre humanité vierge et sans immunité ! C'est un furieux maniaque qui, au lieu de les redouter, prend un cruel plaisir à voir se multiplier les Me Too ! Il nous fait revenir à l'époque des guerres. Oui, pendant la Seconde, on lisait sur des affiches : « Attention ! L'ennemi a des oreilles ! » À présent nous lisons : - « Respectez les mesures de distanciation. Gardez deux mètres de distance ! ». Et nous ne subissons pas de rationnement mais nous faisons les filles d'attente ! Les journalistes font des analogies avec la guerre. Ce n'est plus un jeu vidéo, et pourtant, c'est presque là une atmosphère de fin du monde. Nous voilà pour de vrai assaillis, amis, par un intraterrestre !

C'est un cheval de Troie qui s'est inséré dans nos enceintes ! C'est un Titan invisible révolté contre tous les humains, voire contre tous les dieux... Nouvel Ouranos, ce monstrueux Saturne dévore ses propres enfants au sein même du ventre de leur mère, qui n'est nulle autre encore que Gaïa notre Terre ! Voyez ici comment la mythologie prend vie ! Et comment soudainement l'ontologie s'y est mise aussi en nous vomissant-là une effroyable privation d'être ! C'est un truc sans cœur et sans âme. Ce n'est pas même une armée immédiatement géolocalisable, ni même un individu véritable. C'est un fantôme qui s'est invité de lui-même aux rencontres de notre globalisation.

Mais au-delà de toutes ces métaphores, que nous veut enfin cette Chose ?

J'y ai longuement réfléchi, moi aussi, et je crois sérieusement que nous avons besoin sur ce sujet en particulier de nouvelles lumières. Oui, mais qu'est-ce que les Lumières ?

Les Lumières sont ce qui fait sortir l'homme de la minorité qu'il doit s'imputer à lui-même. La minorité consiste dans l'incapacité où il est de se servir de son intelligence sans être dirigé par autrui. Il doit s'imputer à lui-même cette minorité, quand elle n'a pas pour cause le manque d'intelligence, mais l'absence de résolution et de courage nécessaires pour user de son esprit sans être guidé par un autre. Sapere aude, aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières.

Emmanuel Kant. *Qu'est-ce que les Lumières ?* (1790)

Cette crise nous invite déjà, au-delà d'elle-même, à envisager mieux nos défis à venir. À refuser les ordres de tous les supérieurs qui préfèrent à la vérité des hommes les vérités du malheur. Tout se passe comme si nous venions d'entrer dans ce qu'on pourrait appeler un « Siècle de Nouvelles Lumières », un millénaire dans lequel l'homme devra démontrer sa

supériorité, non seulement sur ceux qui le dirigent, mais aussi sur une nature prochaine, un temps où se croyant rendu au sommet du progrès scientifique, informatique et technique, l'homo sapiens que nous sommes a tout à coup été contraint de livrer l'un de ses ultimes combats contre une évolution dont les choix, en termes de survivance des espèces, ne sont jamais définitivement faits.

L'idée de Kant était d'inviter ses concitoyens à user davantage de leur entendement et à devenir plus responsables d'eux-mêmes en se prenant en charge. Je ne suis pas d'accord, bien sûr, avec tout ce que ce grand philosophe allemand a écrit, notamment quand il a encouragé les hommes à dominer et exploiter la nature, bien qu'on ne puisse le rendre responsable de la façon dont nous l'avons fait aujourd'hui, ou quand il a fait montre de cette misogynie qui caractérisait l'esprit des gens de son époque. Je ne veux retenir que cette idée qu'il faut nous élever au-dessus de cette dépendance à d'autres pour nous prendre nous-mêmes en charge par rapport au monde d'hier et face à celui de demain pour enfin trouver notre vérité d'hommes.

Ainsi l'évolution, un de ces derniers jours, a-t-elle cogné à notre porte. Elle aurait décidé de venir pour nous demander de rendre des comptes. Elle veut savoir immédiatement si nous méritons de continuer d'exister ou si nous méritons de disparaître, comme tant d'autres espèces d'ailleurs d'hominidés et d'animaux avant nous. En ce début de troisième millénaire, en ce premier quart du XXI^e siècle, elle vient de nous lancer son premier ultimatum. Afin de nous tester positifs ou négatifs, et de pouvoir rendre son diagnostic, lequel pourrait très bien à la longue en jeter des millions et des millions d'entre nous, voire un ou deux milliards, qui sait, dans les confins de l'oubli, elle nous a imposé une confrontation avec un organisme cellulaire infiniment petit venu nous disputer notre ambition de nous étendre à l'infiniment grand. Il ne s'agit plus de cyclones, de tornades, d'inondations ou de tsunamis. Ces épreuves n'étaient en comparaison de cet examen-ci que des travaux formatifs et de petits devoirs. Par cette épreuve décisive, elle veut s'assurer tout de suite – et elle est impatiente – que nous sommes vraiment capables de nous prendre en charge nous-mêmes, de nous dépasser et de survivre en nous montrant plus forts encore que ses stratégies les plus meurtrières. Bref, très froidement elle veut pouvoir décider si elle doit nous renvoyer dans l'ombre ou nous forcer à allumer de Nouvelles Lumières.

Vous penserez que je fabule, que j'ai trop lu les œuvres de nos ancêtres et que je devrais me brancher plus à l'Internet. Cependant, admettons-le, à cette heure de vérité incontournable, nous pensions entrer dans ce troisième millénaire en nous en tirant avec des guerres que nous menions dans des contrées lointaines, sans avoir à subir de notre côté aucune occupation, aucun bombardement (exception faite pour Ground Zero), aucune souffrance, aucun effondrement de notre civilisation. C'est ce que nous pourrions appeler une sorte de lâcheté non plus individuelle, mais généralisée, impersonnelle et plus ou moins perçue. Personnellement, je n'ai jamais été à l'aise, par exemple, avec l'idée de me savoir si riche et si bien soigné quand des centaines de milliers de réfugiés meurent au loin dans des camps surveillés par des gardes à notre solde. De même, nous nous imaginions, avec nos économistes et nos politiciens en tête, que nous pouvions jouer encore longtemps aux hypocrites avec l'avenir de notre planète, en

l'exploitant si mal et en la polluant indéfiniment, sans nous soucier de nos petits-enfants, ou encore de toutes les autres espèces vivantes. Vous me direz, et c'est vrai, que nous avons au moins tenté d'organiser de grandes manifestations pour infléchir les politiques irresponsables de nos pays respectifs. Cependant nos progrès sur ce point étaient si lents et si timides à la fin – c'est-à-dire, on s'en rappelle, avant la contagion – et à l'échelle de presque toutes les nations, que les humains de l'avenir les auraient non seulement trouvés presque ridicules, mais complètement inadaptés à toutes les menaces qui nous guettaient à la longue. Non, nous n'étions pas assez prêts, ni suffisamment matures pour réfléchir sérieusement à nous immuniser contre ces sortes de dangers, et c'est bien pourquoi la plupart des pays infectés de nos jours l'ont été aussi rapidement. Nous avons payé chaque victoire de ce virus au prorata de nos hésitations à lâcher nos modes de vie et nos priorités économiques, comme un enfant qui ne lâche pas son ballon des yeux en courant devant le véhicule qui va le renverser.

Donc « avant », déraisonnables et irresponsables, nous ne faisons qu'étaler notre immaturité. Ce faisant, nous agissions un peu, mais collectivement, exactement comme ceux-là qui se rassemblent encore dans des parcs ou dans des fêtes au moment où tous les autres ont compris la nécessité de rester confinés. Avant, vraisemblablement, nous n'étions pas tous conscients de la possibilité de disparaître. À présent, oui. Ce ne sont pas que les intellectuels qui ont subi une modification de leur conscience, c'est l'homme et l'enfant de la rue aussi.

Je ne dis pas qu'il existe une intention réelle et bien identifiée de nous éliminer dans cette invention monstrueuse de l'évolution. Je vais laisser ce genre d'affirmations absurdes aux prophètes de malheur, lesquels comme toujours, c'est fort malheureux, profiteront nécessairement de cette crise pour se soumettre ici et là des quantités de disciples aux esprits faibles et mal renseignés. Seulement j'affirme que, si l'homme ne daigne pas se décider dès ce jour de s'élever d'un autre bon cran au-dessus de lui-même, il va s'exposer comme un insouciant aux pires des désastres. Il se peut même que la situation soit telle que nous ayons poussé nous-mêmes la douce et patiente nature dans ses retranchements, au point où elle en est à libérer des forces qui se retournent contre elle-même. Car pourquoi, en effet, quand on y pense bien, la nature se suiciderait-elle à travers la nature de l'homme ? N'est-ce pas comme si la nature se tirait dans le pied ? Déterminismes inconséquents ? Mécanismes évolutifs sans signification ? Évolution hasardeuse ? À moins qu'il ne s'agisse d'un avertissement du ciel, de la première de sept nouvelles plaies d'Égypte prochaines envoyées par Yahvé pour casser la superbe de notre civilisation pharaonique ? Je ne fais, en philosophe, que reposer des questions qui effleurent les esprits de tout un chacun.

Chers élèves, voyons, la réponse ne se trouvera jamais dans cette direction. Depuis quelques décennies, nous avons tous au moins assez mûri pour comprendre que la cause n'en est ni dans la vengeance d'une divinité courroucée, ni dans la résolution supposée d'une Nature ivre de créations et de destructions. La réponse est à chercher ailleurs. Avant la pandémie – et vous comprenez pourquoi nous parlerons désormais en usant toujours de cet adverbe -, « avant », dis-je, nous avons tous plus ou moins l'impression que l'homme en général se comportait comme un enfant irresponsable, qu'il se gaussait continuellement de mots sans jamais rien faire pour corriger ses méfaits à l'échelle de l'humanité ou de la terre, et qu'il

tardait partout à prendre ses responsabilités, vu qu'il n'avait en tête que le succès de ses puissances et de son type de civilisation. L'homme d'hier était anthropocentrique, égotique, insouciant, peu pressé de changer, tel un adolescent qui hésite encore entre l'innocence de ses jeux et le fait de devoir vieillir. Il n'était alors nullement préparé aux pires éventualités que la nature pouvait lui opposer. L'homme d'hier restait dans l'incapacité de manifester une réelle intelligence, un réel amour à l'échelle humaine ou planétaire, une réelle volonté de faire, d'aider, de donner et de rendre. Il ne faisait très souvent que déraisonner, haïr et prendre. Il a fallu un fléau à l'échelle mondiale pour le lui révéler en le confrontant à tout ce qu'il pouvait perdre et qu'il n'avait en fait dans l'éternité jamais possédé. Une calamité qui le place sans pitié directement et tout de suite en face de la menace de sa propre disparition. Il a fallu en quelque sorte en revenir au déluge apocalyptique de la première littérature sumérienne ou biblique pour que l'homo sapiens, ébranlé, terrifié par le choc, se ressaisisse soudain et se débâte afin de ne pas être relégué au rang des Toumai, des Lucy et des Néanderthaliens. Comme nous l'a démontré la paléanthropologie, ces hominidés, on le sait, ont tous complètement disparu. - Je sais, nous n'en sommes pas là. Attendez !

Revenons-en à la question de savoir pourquoi la nature s'est révoltée à ce point contre nous. La réponse, la voilà : il n'y aura que dans cette prise en charge nouvelle, en cette époque de Nouvelles Lumières, que l'homme trouvera la force de surmonter cette effroyable épreuve. Le très célèbre philosophe allemand, Emmanuel Kant (1724-1804) expliquait au XVIIIe siècle que Les Lumières étaient l'âge où les hommes devaient apprendre à se servir de leur propre entendement en se libérant de la soumission où ils s'étaient placés à force d'obéir à la religion et à la royauté. « Sapere aude ! »; « Ose savoir! », disait-il en citant Horace, Épîtres (1,2,40). Depuis, on voit que ce bel idéal a drôlement pâli et que les impératifs économiques et politiques ont fini par remplacer les papautés et les monarchies de jadis pour nous imposer leurs visions des affaires du monde. Qui donc nous gouverne aujourd'hui si ce ne sont les grandes institutions financières et les politiques à leur service ? Nous avons tous, de quelque façon, accepté de baisser les yeux et de jouer ce jeu de ces grandes puissances de l' establishment. Nous l'avons fait parce que nous étions en quelque sorte corrompus, parce que nous profitons, chacun à notre façon, des avantages divers que cela nous procurait, même si nous savions que nous nous dirigeons droit dans un mur. D'aucuns ont dénoncé clairement cette attitude que nous prenions en souhaitant que cela n'arrive jamais pendant le cours de notre vie. Avec lucidité, Kant avait d'ailleurs interpellé les hommes de son temps sur ce même sujet dans son pamphlet de 1790 : « Un homme peut bien différer quelque temps de s'éclairer personnellement sur ce qu'il est obligé de savoir ; mais renoncer aux Lumières, soit pour soi-même, soit surtout pour la postérité, c'est violer et fouler aux pieds les droits sacrés de l'humanité ». Kant était un esprit éclairé.

C'est un fait; « avant » que tout ici-bas ne s'arrête, il n'y a guère eu assez d'hommes pour se rebeller contre la direction insensée que nous imprégnions dans l'ensemble à notre mode de vie et à nos industries si avides de consommation et de ressources. Maintenant, un virus, un seul, a paralysé toutes les économies et la marche des affaires du monde. C'est incroyable ! C'est stupéfiant ! La leçon est colossale. Tous les pays sont à l'arrêt. Il s'agit de la

pire crise économique depuis 1938. La guerre sanitaire est internationale. Chaque individu humain se planque dans son bunker ou dans l'abri anti-bactériologique de son habitat familial. On croit rêver. Moi aussi, je voudrais bien dire que les choses sérieuses, ce sont les choses qu'on faisait auparavant et que l'on devrait refaire demain après cette crise sanitaire ! C'était une situation pour de vrai confortable. Nous n'avions qu'à nous laisser aller... Et l'on comprend facilement que tous nous espérons revenir à ce qui était. – Mais, c'est carrément impossible pour l'instant ! Nous voilà confrontés de fait à la contradiction d'une réalité plus forte que nous qui a anéanti nos vérités devenues soudainement toutes très relatives. Le monde ne sera jamais plus pareil. Il ne l'est déjà plus. Les gouvernements débloquent des milliards qu'ils ne possédaient pas, la Russie aide les États-Unis, la Chine l'Espagne, l'Allemagne la France, l'armée s'est mutée en défense hospitalière, la police arrête les gens dans les parcs, le monde entier se rencontre exclusivement autour des écrans, la terre a recouvert ses couleurs bleutées, les animaux courent sur les autoroutes vides, la reine d'Angleterre prend la parole, le pape célèbre Pâques presque tout seul, les élèves obtiennent des diplômes en n'allant plus à l'école, la fée des dents est immunisée, et le pétrole, c'est invraisemblable ! se vend au prix du chocolat... Il y a tellement de choses auxquelles l'homme hier tenait tant et auxquelles il accordait souvent une stupide importance, qu'il ne se peut pas qu'au sortir de cette histoire nous reprenions exactement tout comme avant. Autrement, plus rien n'aurait de sens et il n'existerait même plus de vérité en l'homme. Il y aurait de quoi être découragés de nous-mêmes. Vous comprenez, quand on voit tout à coup l'ordre des priorités de tout un monde ainsi inversé par un si petit microbe, on se dit qu'il faudrait vraiment être stupides et de bien mauvaise foi pour ne pas croire que nous n'avons pas le pouvoir de tout recommencer autrement. Si cela ne se peut, c'est que ceux qui dirigent et brassent ces affaires, ne penseraient encore qu'à eux, plutôt qu'à la fin du monde.

Par conséquent, tout cela retrouvera son sens seulement quand, en s'efforçant d'être meilleurs, en usant de la raison droite et des ressources de leur cœur, les hommes de nouveau seront redevenus adultes et plus responsables de leurs actes. Je dis pour tous des choses simples qui sont vraies. Et je sais que vous les comprenez.

Mais, mes chers élèves, mes chers amis, mes frères humains, bien avant ça il faudra vaincre cette hydre aux multiples têtes qui se multiplie sans cesse à chaque fois qu'on la coupe. En pareille heure, elle nous fait mal ! Elle peut aussi revenir par vagues. C'est vraiment infernal ! Voilà comment l'évolution nous déraille ! Voilà pourquoi il nous faut vivement nous « éclairer », nous pousser sans tarder vers ces Nouvelles Lumières ! En attendant, toutes nos préoccupations d'hier pâlisent désormais sur l'écran de notre quotidien aux côtés de celles de notre préservation et de notre survie, en sorte que chaque humain doit au plus vite se réveiller, se secouer de sa torpeur, afin de s'arracher à son ignorance, à son déni ou à son insouciance, puis se restreindre, se discipliner, apprivoiser la patience et la solidarité sous peine d'être infecté, d'en infecter une multitude d'autres, peut-être de disparaître ou d'assassiner ses propres amours à la vitesse de l'éclair !

Je ne me fais avec vous aucune espèce d'illusion, non plus. Un jour arrivera, c'est certain, où l'on nous cachera que, dans bien des régions de notre monde, là où l'on ne pouvait

que pratiquer des médecines de catastrophe, juste assez loin de nos frontières, lesquelles nous imaginerons immunes et impénétrables, les corps des individus iront se putréfier sous des montagnes de carcasses anonymes que les bulldozers basculeront indolemment dans l'oubli des charniers de l'histoire. Je ne veux même pas penser, non plus, c'est trop déconcertant, à tous les survivants de ces terres que nous allons abandonner. Personne ne veut penser à l'impensable. L'impensable, c'est l'inhumain. Et il n'y aura pas beaucoup de Mère Teresa ou de casques blancs pour œuvrer au loin parmi les ombres de cette inhumanité de pestiférés et de bombardés. L'impensable est tout simplement trop insupportable parce qu'il est encore le fruit d'une raison mal éclairée. Ou à peine, d'une lumière tellement blafarde, qu'elle servira justement à dissimuler, tout à côté de nos propres victoires, les horreurs que nous aurons lâchement ignorées et que nous aurons laissé glisser dans leurs inévitables pénombres.

Étudiez-vous l'histoire ? Il y aura pire. Attendez-vous en fait à ce que demain les grandes nations se chicanent les restes d'un tel monde. À l'évidence, pour un esprit éclairé, toutes les solutions ne se trouvent pas dans la façon de mettre un terme à cette pandémie. Il faut regarder au-delà de l'Histoire. Il faut apprivoiser la réalité vraie. Il faut se porter furieusement à sa recherche. Et pour cela, il faut philosopher. Il y en a beaucoup qui l'ont déjà saisi.

En attendant, pour l'heure, nous le voyons, la progression de ce mal est si rapide qu'elle nous force à envisager que le pire reste à venir, et que nous devons d'ores et déjà, dès ce jour, dès cet instant, et là où nous nous trouvons, penser à accumuler de grandes réserves de force, de courage et de persévérance ! Ce n'est pas là le cri d'un alarmiste irresponsable et sans la moindre notion de psychologie. Ni celui d'un démagogue qui dramatise notre situation du fait qu'il est en mal d'intérêt ou de célébrité personnelle. Ceux qui prétendraient ça n'ont pas la prérogative de la stabilité psychique, ni l'avantage de posséder seuls quelque lucidité ou quelque intelligence. Et de quel droit l'auraient-ils, à moins que ce ne soit de celui de prétendre que parfois le mensonge soulage ? Ultime mensonge ! Non, tous les êtres humains, et même les plus faibles en leur fond, préfèrent la vérité pure et crue au chloroforme assommant des fausses temporisations. Ne pas le deviner, revient à sous-estimer beaucoup les gens. C'est ne pas être sensible à une juste observation. Bien mieux, c'est ne pas saisir la vérité intime des hommes. Connaître les mesures à prendre et le nombre des cas est une chose, savoir où nous en allons en est une autre. « Ce que les hommes veulent en fait, ce n'est pas la connaissance, c'est la certitude », disait avec une grande lucidité un grand scientifique : Bertrand Russel (1872-1970). Si le rôle des gouvernants consiste à contrôler les mœurs en égrenant jour après jour les étapes de leurs plans conçus à coup de données statistiques, de courbes et d'algorithmes, les peuples, quant à eux, n'apprécieraient point qu'on leur mente. Or l'homme est né pour connaître la vérité, quoiqu'on fasse mine d'ignorer parfois que « tout homme désire naturellement savoir » - Aristote (-384 à -322), La Métaphysique. La vérité ici réside dans la réalité et pas dans le mensonge. Moi, j'écris pour de vrai. J'essaie modestement d'être réaliste, de ne pas céder à l'imagination du pire et de ne même pas compter sur l'effet placebo. Il faut toujours avoir le courage d'être réaliste y compris face à l'impossible.

Mais vous souvenez-vous que je vous avais demandé, au début de cette lettre de conserver le moral ? Justement, je me promets de vous entretenir de réalisme dans une de ces

prochaines missives et de partager avec vous par la suite des idées qui vous donneront plus de cœur au ventre ! En attendant, regardez-vous. À moins que vous ne soyez en train de vivre une épreuve autre et plus rude que celle du simple confinement, vous connaissez dans une journée, en général, plus de moments où vous êtes relativement bien que d'instantanés au cours desquels vous vous sentez vraiment mal, déprimé et abattu. C'est ce qui arrive à la majorité d'entre nous même si certains jours sont inégaux sous le rapport de leurs doses de problèmes ! C'est mathématique. Cela signifie que nous avons accumulé en nous les ressources morales suffisantes pour passer à travers la crise ! Il faut alors s'en féliciter ! Vous êtes en quelque sorte immunisé contre un certain chagrin et vous comptez ainsi au nombre des rétablis de l'esprit ! Il y a déjà là une source de lumière !

- Oui, ça m'arrive aussi d'être un rigolo, un petit malin, un attentif observateur de la psychologie humaine ! Et vous avez le droit, bien sûr, d'en sourire, si vous acceptez que je sois, de cette manière introspective, un peu complice de vous !

TROISIÈME LETTRE

L'instinct de combat

Il suffit d'un atome pour troubler l'œil de
l'esprit (réplique d'Horatio à Hamlet).

William Shakespeare. *Hamlet*. Acte I. Scène première.

Mes chers élèves,

Regardons autour de nous. Dans toutes les activités, c'est précisément ce qui se passe, la pandémie est devenue Histoire et l'Histoire est devenue pandémie. Il se peut qu'elle occupe une grande partie du champ de votre conscience, et ce n'est là rien de moins que normal, mais nous devons aller de l'avant et ne pas perdre espoir ! On le dit. On l'écrit. Il faut à tout prix se battre.

C'est vrai, la pandémie nous a volé tout ce que nous étions. La Pandémie est un trou noir dans lequel a été aspiré l'univers de nos obsessions et celui de nos soucis. Pour elle, nos « moi », nos « toi », nos « nous » ne comptent plus du tout. Vous venez de prendre un sacré coup de vieux, et moi aussi ! Vous savez à présent ce qu'ont vécu les hommes avant vous, sans doute vos parents, vos grands-parents, vos arrière grands-parents. Ceci vous donne un aperçu plus clair des traumatismes qu'ils ont connus quand les guerres ont été déclarées, quand les campagnes ont été inondées, les villes atomisées. Vous imaginez leur consternation en face de l'improbable ? Et nous, que vivons-nous ? À peu près la même chose. Vous êtes maintenant entrés dans l'Histoire par la seule et unique porte qu'ouvre l'espèce humaine et qui s'appelle la conscience. Il ne faudra pas que vos enfants connaissent à leur tour des choses semblables maintenant que vous savez qu'elles sont vraies. Mais même ça, à bien considérer, ce n'est pas contrôlable. Il faudra donc, d'ores et déjà, élever vos enfants dans l'esprit d'une philosophie de vérité et de réalité. En faire des hommes et des femmes prêts au combat du corps et de l'esprit. C'est aussi pourquoi dans cette crise, on fait tant d'analogies avec la guerre.

Avoir un esprit combatif en pareilles circonstances, c'est être réaliste. Qu'est-ce que le réalisme dans l'état des choses actuel ? – C'est tout d'abord, sans s'émouvoir, anticiper le pire et rechercher le meilleur. Toute autre philosophie, idéologie ou religion est dangereuse. Oublier le pire serait se protéger trop peu. Ne pas souhaiter le meilleur faire insuffisamment. Au bout de ces deux extrêmes, notre vie ne tiendrait plus. Seule une vue réaliste peut nous tirer de là. Seule, elle permet aussi de coller à la réalité de la vie. Le reste, la science, la politique et la religion s'en occupent.

Par exemple, une vraie guerre, ça dure bien plus longtemps qu'on se l'imagine quand on y est parti avec une fleur au bout du fusil en espérant la gagner de suite, histoire d'en revenir plus tôt, après-demain pourquoi pas, et comme si de rien n'était, en croyant à sa logorrhée. Ils

ont fait ça en 14. Tout le monde sait, malgré l'allure assez articulée des propos rassurants qu'ils nous tiennent et les mesures scientifiques déployées, que les politiciens en ce moment gouvernent à vue sans avoir une conception toujours exacte dans l'absolu de la suite des choses. On en entend même, et c'est dire à quel point la crise anéantit les langages de bois, qui très humblement l'admettent. De tous côtés la crise se révèle imprévisible et les problèmes surgissent au fur et à mesure qu'on les solutionne. Elle va durer d'autant plus longtemps en cet âge de mondialisation des transports et des échanges commerciaux qu'elle engage presque toutes les nations du monde. On ne va pas gagner cette guerre-là en deux jours. On a déjà vu ça !

Certes, cette sale guerre-ci va bien traîner des mois et des mois, un an, peut-être deux, je ne veux pas dire trois, car nul ne sait par où elle reviendra (c'est bien là le problème), étant donné que nous ne pouvons que l'interrompre chez nous. Cette crise sanitaire, beaucoup de pays dans le monde s'avèreront peu capables de la juguler. Non, personne ne connaît exactement la suite; l'imagination étourdit. Songeons que la population mondiale compte à peu près cinq milliards de personnes de plus qu'en 1914. Il se peut que les nations les mieux équipées l'emportent plus tôt que celles qui sont les plus démunies. Mais les plus démunies, pour s'en réchapper proprement, vont-ils nous la ramener ensuite ? Il faut être fou pour s'imaginer que tous les hommes vont être disciplinés. Si un individu peut contaminer une, deux, trois, et finalement cent cinquante personnes, il y aura intérêt à apprendre les gestes qui sauvent ! Effet de seconde, voire de troisième vague, comme on dit. Doit-on déjà dire qu'il faudra empêcher ces arrivants de rentrer de la même façon qu'on refoule déjà tous ceux qui, au bout du monde, n'ont rien pour survivre à un tel drame ?

Donc, la réalité, pour ce qui nous concerne en tout cas, c'est que cet adversaire sans pitié a violé nos frontières et réussi par surprise à occuper nos régions. Il ne s'étend plus en une Chine lointaine que nous observions, incrédules, en plaignant ce milliard de pauvres Chinois, dont nous ne comprenions pas très clairement au début pourquoi tout le pays était ainsi à l'arrêt et les rues des villes désertes, absolument vides de leurs millions de gens. Le temps qu'on s'interroge à son sujet, le mal s'est étalé comme une tache d'encre sur la carte mondiale. La minute d'après les États-Unis voisins étaient devenus plus assiégés que l'État des Chinois, et bientôt en un rien de temps, ce virus a su transformer le plus puissant pays du monde en un colosse aux pieds d'argile que le vent de la fièvre a fait ployer sur lui-même, le front anormalement brûlant, et la tête comme son drapeau à son tour traversée de coups de barres et d'étoiles. C'est avec ce grand frère que nous partageons la plus longue frontière du monde. Comme il n'existe pas de mur infranchissable entre nos deux pays, ce qui est une idée détestable, formulée, on le sait, par des esprits sans lumière, certaines de nos provinces elles-mêmes commencent à se trouver arrangées comme plusieurs pays d'Europe. À l'heure où je vous écris ces lignes d'ailleurs, je ne sais pas du tout ce qu'il va advenir de nous une fois ce pic aplati.

Mes chers élèves, nous ne rêvons guère, la troisième guerre mondiale est déclarée, et elle a lieu. C'est si vrai qu'aux États-Unis les usines automobiles ont remplacé les plates-formes de fabrication des chars d'assaut d'autrefois contre des chaînes de montage de respirateurs. Et

savez-vous que quelque entreprise de jouets s'est mise à fabriquer du matériel hospitalier ? C'est bel et bien tout à la fois l'état et l'industrie de guerre !

Ah ! Comme ils sont loin ces moments où j'aimais à blaguer avec vous dans nos salles de cours ! Tout ce que vous allez vivre à présent va prendre une telle ampleur que vous sentirez le souvenir de votre adolescence vous être arraché pour être remplacé par une conscience adulte, sans doute hier souhaitée sur papier, mais prématurément trop sérieuse et plutôt bouleversée. Mais je ne vous plains pas du tout : vous sentez déjà confusément tout cela. La jeunesse est souvent moins dupe qu'on le croit. Pas de panique. Pas d'anxiété. Ce n'est pas vrai. Jeunes ou vieux, nous sommes tous troublés mais nous savons nous tenir. Que la clarté d'une conscience raisonnée. Que de la fierté et de la vaillance dans ce combat ! Je ne fais que mettre des mots clairs sur les doutes et sur les ressentis !

Vous savez que vous êtes en train de créer l'Histoire, ce récit d'événements jugés dignes de mémoire que vous survoliez hier, trop abstraitement sans doute, dans vos grands manuels obligatoires et chers. Mais plus jamais maintenant, fort heureusement, vous n'ouvrirez un livre avec les mêmes attentes et le même regard. Désormais, le mot « milléniaux » ne voudra presque plus rien dire et s'effacera dans l'éternité du passé derrière celui de « pandémie ». Et le verbe « lire » se confondra pour vous avec celui de se « nourrir », comme s'il s'agissait dans les deux cas de chercher les moyens de ne jamais perdre la vie. C'est ainsi : pour revivre, nous devons basculer dans l'avenir. Pour vaincre la pandémie nous devons développer un instinct de combat. En fait, nous n'avons pas d'autre choix.

L'embellie que nous espérons apparaîtra uniquement sur l'horizon de Nouvelles Lumières. Trouvons donc le courage de combattre aussi pour demain !

Les grands esprits qui nous ont précédés avaient déjà parlé de l'état d'une nature capable d'anéantir complètement l'homme. Toutefois on est en droit de se demander pourquoi donc l'être humain, dès les premiers déploiements de sa conscience, a imaginé de tels désastres. La notion de déluge est apparue au tout début de l'Antiquité, dans l'Épopée de Gilgamesh et dans la Genèse (5,6-8). Dans Le Critias, Platon décrit comment l'Atlantide, cette orgueilleuse civilisation insulaire, fut tout à coup engloutie dans la mer avec tous ses habitants. Pompéi, cité de villégiature romaine, fut ensevelie également sous les cendres du Vésuve en 76, avec plus de 2,000 de ses 20,000 habitants. Les Anciens avaient un aperçu des cataclysmes naturels qui, au cours de l'Histoire, ont pu à certains moments précipiter l'humanité dans l'abîme. « C'est l'humaine condition que d'avoir des jours comptés » - Gilgamesh (- 2800 av. J.-C)- (Deuxième tablette, Colonne IV, vers.143-144). Et nous, nous connaissons bien des Hiroshima, des Nagasaki, des Berlin, des Tchernobyl, des New-York, etc. Mais c'est une autre histoire.

Nous, les élus du troisième millénaire informatique et technique, nous voici aux prises avec une autre espèce de cataclysme naturel. Peut-être n'est-ce même que l'une des multiples manières dont l'évolution insensible a fait disparaître certains de la multitude des êtres vivants des autres âges; des espèces énormes : dinosaures, brontosaurus, stégosaurus ! Pourquoi pas nous ? Tout compte fait, je comprends pourquoi maintenant j'avais du mal à mettre au début un titre à cette lettre. Le sujet en est le néant.

Mais je ne suis pas du tout un marchand d'Apocalypse et je conduirai bientôt votre pensée vers des conclusions terre à terre et beaucoup plus éclairantes. Je parle beaucoup, mais...

Vous me connaissez ! J'ai de la suite dans les idées !

QUATRIÈME LETTRE

La pensée en ordre de bataille

Mes bons élèves,

Je me sens dans cette cave comme la substance pensante de Descartes qu'il affirmait exister dans un corps un peu comme le pilote est intimement lié à son navire. Toutefois, il y a péril en mer. C'est l'alerte ! Tous les vaisseaux doivent se diriger vers les désespérés. J'ai conscience que nous devons nous discipliner et lutter tous ensemble contre ce fichu virus. Je me presse, je ne dors presque plus, je ne veux pas qu'il nous prenne une autre vie, ni qu'il nous ravisse un seul brin d'espérance ! Je pleure un peu des yeux à force de fixer si longtemps la lumière presque trop blanche de l'écran de mon ordinateur.

Comme chacun, chacune de vous, naturellement, je veux bien que la pandémie nous jette dans la marche de l'histoire, mais je ne suis pas d'accord du tout avec le fait qu'elle nous en sorte !

Alors vous et moi, et nous tous, amis élèves, frères humains, nous devons regarder les choses bien en face, et – pour une des rares fois de notre vie – quel que soit notre âge, notre envie de fuir ou de ne rien entendre, nous mettre à réfléchir comme si notre vie entière allait en dépendre, et rassembler vraiment toutes nos forces physiques, toutes nos énergies mentales, toute notre détermination pour les engager ensemble dans cette ultime bataille avec une seule certitude : la raison veut que nous sortions nécessairement vainqueurs de cette immense épreuve ! Eugène Ionesco (1909-1994) nous l'affirme : « Ce n'est que pour les faibles d'esprit que l'Histoire a toujours raison ! » Et nous, nous ne voulons pas être des faibles d'esprit ! On ne va pas s'en laisser imposer par l'Histoire : c'est nous qui la faisons ! Les Italiens ont, paraît-il, un joli proverbe, qui dit que « le futur n'est pas écrit ». – Pardon ? Oui, vous pouvez coller un « j'aime » à côté !

Alors, quelle attitude adopter dans tout ça ? Devons-nous être optimistes ? Faudrait-il être pessimiste ? J'en entends qui murmurent déjà. On entend de tels mots ça et là. Eh bien, sachez que je ne montre ni optimiste, ni pessimiste ! Je crois seulement qu'il faut faire montre de « réalisme pratique ». Je cherche la vérité nue née des réalités. J'applique ce que la raison droite commande de penser, et me dicte donc d'écrire, même si j'ai conscience d'être un littérateur. Je suis avant toute chose un philosophe, et par conséquent un amoureux de la sagesse et de toute vérité qui mérite d'avoir sa place en nous-mêmes. Tout philosophe se doit de réfléchir au réel et à la façon dont la vérité y naît. Tout philosophe réfléchit aux actions à faire.

Je vous avoue qu'à ce titre, je me méfie un peu des optimistes et des pessimistes. Ce sont des insatisfaits qui ne nous proposent jamais rien de concret. Un optimiste est quelqu'un qui, parce qu'il a du mal à accepter la réalité des faits telle qu'elle est, insiste constamment sur la supposition qu'elle pourrait toujours devenir mieux. Tandis qu'un pessimiste est quelqu'un qui,

invariablement, et pour le même motif, va s'appesantir sur la supputation que cette même réalité va nécessairement devenir pire que ce qu'elle était avant. Et plus subtilement, de ce qu'elle était déjà. L'un vit dans un avenir fictif qui n'existe pas encore; l'autre dans un malheur supputé qui n'existe pas davantage. Mais aucun de ces deux éternels inquiets n'est à même de démontrer ce qu'il dit puisque aucun des deux ne colle à ce qui est. Ce faisant ils sont bien mal adaptés à la réalité de ce qui se joue ici. Ce ne sont pas eux qui disent vrai. Les optimistes ou les pessimistes sont de mauvais analystes des situations de crise. Ils ne pensent jamais à la réalité!

Je vais les chercher bien loin, mais je leur préfère clairement la philosophie de Blaise Pascal dans ses célèbres Pensées lorsqu'il écrit :

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand (bien même) l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut nous relever et non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir.

Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

Pensées 200 (347)

Conséquemment, veillons à nous montrer plus philosophes. La prérogative de l'homme est de posséder un esprit. Ce que Descartes notait au XVII^e siècle en ses mots : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ». À la suite de quoi, il expliquait à ses contemporains français : « la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes », parce que chacun la possède, quoi qu'il en fasse un usage souvent différent de celui de ses semblables – Discours de la Méthode, Première partie, paragr. 1. Ce pourquoi d'ailleurs il précisait, juste avant de nous proposer sa méthode et ses règles pour progresser plus vite dans la recherche de la vérité, que « ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais (que) le principal est de l'appliquer bien ». Cela s'entend. Il faut écouter tous ceux qui nous recommandent d'user d'un bon sens éclairé.

Ce qui fait que nos deux compères précédents, optimiste ou pessimiste, aux dires de ce père des Temps modernes, risqueraient de nous éloigner bien plus du droit chemin que de nous permettre de trouver la méthode par laquelle nous pourrions augmenter par degré notre

connaissance et ainsi l'élever à ce point où nous trouverions le moyen d'échapper au péril qui nous menace !

Épictète (1^{er} siècle), ce penseur stoïcien non plus ne serait pas d'accord avec eux, étant donné qu'il affirme résolument : « N'attends pas que les événements arrivent comme tu le souhaites, décide de vouloir ce qui arrive et tu seras heureux » - Manuel, I, VIII. En conséquence le pessimiste n'a pas sa place ici. Il nous nuit. L'optimiste peut rester s'il daigne se mettre à réfléchir avec nous. À la limite, l'optimiste devrait pratiquer au minimum ce que j'appellerais un « optimisme réaliste » qui lui procurerait la meilleure des vues.

Albert Einstein (1879 -1955) lui-même le pratiquait d'ailleurs lorsqu'il en a résumé l'idée avec beaucoup d'humour dans cette joyeuse formule : « Ceux qui croient que c'est impossible sont priés de ne pas déranger ceux qui sont en train de le faire » ! Alors, pour augmenter les chances de nous en sortir, disons que je vous invite à être dans ce combat des optimistes réalistes !

Avec mes salutations donc les plus optimistes !